

Sébastien Rongier retrace l'histoire chaotique de ses parents pendant les Trente Glorieuses.

Isabelle Spaak



LA FAMILLE
De Sébastien Rongier, Finitude, 192 p., 18 €.

Début des années 1960, à Sens. Trois copains de hasard. Didier, Jacques et Philippe. Soudés dès leur premier jour au pensionnat religieux de la ville. « L'internat avait permis une fraternité immédiate... rendue nécessaire par les circonstances. Quand on a 18 ans et qu'on est lâché dans un monde sans autre loi que celle du plus fort et du plus âgé, il faut savoir ne pas rester seul longtemps. » Intimidations des plus grands, bacchanales éthyliques dans le dortoir glacé, dérouillées de Frère Luc. Ils se serrent les coudes. Jusqu'au jour où Philippe, dit « le meneur » par les ecclé-



La vie n'est pas du cinéma

siaques, est accusé, à tort, d'avoir volé du vin de messe. Renvoi de l'établissement. Fin d'une époque.

Les trois copains se perdent de vue. Philippe a été envoyé dans une institution disciplinaire militaire dans le sud de la France. Jacques se prend de passion pour la

course automobile. Didier lui, découvre le monde des caveaux de la rive gauche à Paris où se produisent les chanteurs à texte. Parmi lesquels Paul Barrault qui lui sert de mentor. Chez Georges, à L'Écluse, à La Contrescarpe, au Comptoir des Canettes... Un monde de fraternité, où l'on pousse les

barriques pour un tour de chant, « où les gens s'entassaient pour boire, manger et écouter les artistes... tout était simple et rudimentaire ». S'y croisent Marc Ogeret, Jacques Prévert, Antoine Blondin, Anne Vanderlove, dite la « Joan Baez française » et, toute la faune de Saint-Germain-des-Près.

Sébastien Rongier s'inspire de son enfance dysfonctionnelle.
SANDRINE CELLARD/OPALE PHOTO

Le jeune homme passe son diplôme de dessin industriel à Paris, écume les salles de cinéma et rêve d'ouvrir sa propre cave près de la cathédrale à Sens où, chaque week-end, il retrouve Jacques devenu une célébrité locale du volant. Dans ce domaine, Didier se défend pas mal aussi. Dérapages contrôlés, vitesse, il se fait une réputation.

Grande douceur

Philippe réapparaît. Cheveux longs, traits durcis. Il traîne son copain dans des cercles de jeux interlopes. Mai 68. Les riches propriétaires ont fui les émeutes. Philippe propose à Didier de lui servir de chauffeur pendant que lui-même, avec une bande de malfaiteurs, écume les maisons désertées. Début d'une dérive.

Didier flirte avec Françoise qui tombe enceinte. Mariage, fin des illusions. Didier et Françoise se sentent piégés. Mais il faut assumer l'enfant qui portera le nom de Sébastien, comme le héros du feuilleton de l'ORTF *Sébastien parmi les hommes*. Le quotidien de Didier se résume désormais à tenter de joindre les deux bouts. Cambriolages, combines, trafic de drogue. De Sens à New York, l'as du volant et de la discrétion parvient à sortir momentanément la tête de l'eau grâce à ses copains. Mesrine fait partie du décor. De son côté, Françoise finit par planter là sa famille.

Avec la grande douceur qui le caractérise, comme dans le si émouvant *Je ne déserterai pas ma vie* (Finitude, 2022), consacré à la compagne de Marcel Duchamp, Sébastien Rongier s'inspire de son enfance chaotique pour s'immerger dans une époque et retracer avec humanité l'histoire de ses parents. Mais aussi les liens inaliénables d'une amitié, les chemins qui s'égarent et ces rêves aussi gigantesques que leurs effondrements. Spécialiste de l'esthétique au cinéma, le romancier ressassait ce décor très cinématographique dans lequel il a grandi avant que la littérature ne lui offre une planche de salut. ■

La mort est son métier

Un premier roman dont la narratrice est thanatopractrice et se retrouve un jour obligée de s'occuper de son père.

Alice Develley

La mort n'a rien de beau. Du moins, c'est ce qu'on croyait jusqu'à la lecture du déchirant et douloureux livre de Marion Quantin. Dans *Ton cadavre exquis*, la narratrice qui nous parle est thanatopractrice. Cela fait six ans qu'elle rafistole, suture, coiffe, maquille, prend soin de corps qui bien que rendus muets par leur décès continuent de raconter leur tragédie. Elle a vu des enfants passer sur sa plaque de métal, des accidentés, des jeunes malades... Pourtant, un type de morts parvient encore à l'éfrayer : « Des gens comme toi. » Ce jour-là, le cadavre mauve qui l'attend dans sa housse mortuaire, au frigo, et qu'elle doit se charger d'embaumer, est celui de son père.

Disons-le ici, il faudra avoir le cœur bien accroché pour lire Marion Quantin. Avec ce premier roman, l'auteur ne nous épargne aucun détail, aussi cru soit-il, de ce qu'elle voit, « le pus, les croûtes », ou de ce qu'elle sent « la mer-

de, la pisse » ; car même morts, les corps n'ont pas fini de mourir. Pourtant, ce n'est pas dans son regard que surgit l'insupportable.

Au contraire, ses gestes sont délicats... La violence vient de ceux de son père quand il était encore debout, colosse aux poings de fer, qui noyait sa souffrance dans des bouteilles de verre. Car c'est bien cela que nous raconte

l'auteur, l'histoire d'une fille qui aimait son père, malgré lui, malgré l'alcool et la maladie.

« Oui, papa. Mon roi. Nous nous sommes aimés comme deux fous. » L'ambivalence est follement pathétique. Ma-



TON CADAVRE EXQUIS
De Marion Quantin, P.O.L., 192 p., 19 €.

rion Quantin dit l'adoration puis la chute, la dé cristallisation. L'impuissance d'une enfant face à un père qui s'autodétruit. « Rien n'est plus violent qu'un innocent qui se punit quand même. » Et la « cruauté sadique » de l'homme remonte à sa mémoire, acide, tandis qu'elle appelle le Samu et que son père refuse d'être soigné en vertu de la loi du 4 mars 2002. Non, elle devra rester la spectatrice de sa douleur, sa complice silencieuse. Alors, lui revient aussi son chantage : « Tu rappelles toi-même les pompiers (...) en échange, je t'offrirai des canettes de 8.6. » Et sa recherche d'un amour qui se désespère : « Je t'ai glissé un "Je t'aime", tu m'as répondu "Je sais". »

« On ne décide pas d'arrêter d'aimer »

La thanatopractrice a les mains qui tremblent. Sa plume bataille entre le salaud et le saint. « On ne décide pas d'arrêter d'aimer. » Mais devant elle, là, il n'y a plus qu'un homme. Quantin ré-

pare le père. Et la fille, alors ? Aujourd'hui, elle a peur de vivre comme le paternel piétinait ses désirs, incapable de les saisir. Si Marion Quantin dit l'emprise, la peur et les regrets mêlés à la honte qui lui collent encore à la peau, elle dit également sa colère, sa révolte. Le visage du cadavre devient une sorte de miroir. « Te déclarer coupable, ce serait aussi me déclarer victime, et je ne veux pas m'emprisonner. »

Est-ce vraiment le premier roman de Marion Quantin ? Elle a les mots comme des couteaux, d'une finesse redoutablement tranchante. On ressent bien de la peine pour sa narratrice, mais c'est sa féroce envie de vivre qui nous reste en mémoire. Peut-on se souvenir sans souffrir ? Si l'écriture est une blessure, l'auteur la cautérise avec beaucoup d'humanité. « L'écrivain n'enterme pas son histoire en la figeant dans un tombeau de papier (...). Le mort, dans son inflexible absence, vivra, que nous le voulions ou pas. Ce n'est que le langage qui change. » ■

Michel Bernard : la maldonne du sleeping

Le romancier restitue avec génie le moment tragique où un wagon-lit en route pour Berlin est devenu le véhicule d'une chute pour l'un des plus grands peintres français.

Sébastien Lapaque

En octobre 1941, à la gare de l'Est, il y a un train-couche dans lequel il aurait été profitable de ne pas monter. Celui qui emmenait à Munich un groupe d'artistes français invités à visiter l'Allemagne par les autorités d'Occupation. À André Derain et à ses confrères Maurice de Vlaminck, Kees Van Dongen, Othon Friesz, Paul Landowski et Charles Despiau, cette tournée avait été présentée comme une innocente « visite d'ateliers ». Le sculpteur Arno Breker et Otto Abetz, l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, avaient juré vouloir montrer que l'art français n'était pas mort : il s'épanouirait dans l'Europe nouvelle.

À première vue, rien à voir avec le « Voyage d'automne », auquel avaient été conviés au même moment les écrivains Drieu la Rochelle, Robert Brasillach, Ramon Fernandez, Jacques Chardonne et Marcel Jouhandeau, ainsi

que l'a raconté François Dufay dans un livre qui a fait date (Perrin, 2008). Si les peintres ont été photographiés avec Arno Breker, ils n'ont donné aucun gage théorique au sacage nazi de toutes les valeurs.

La tache a occulté le génie

Il n'empêche que, en 1941, « l'automne d'André Derain » a été marqué par ce que Lautréamont a nommé « une tache de sang intellectuelle », ainsi que le rappelle Michel Bernard dans un roman où la rigueur de l'historien double l'aisance du conteur. Avant 1941, André Derain était l'un des pères du fauvisme, un géant de la modernité. Après 1941, son œuvre est devenue un objet de soupçon permanent. La tache a occulté le génie. Comme chez Lautréamont, faisant écho à Shakespeare (le sang sur les mains de Lady Macbeth, l'onction royale de Richard II), cette tache était métaphysique. Personne n'a reproché de crime de sang à André Derain

ni aucun acte de collaboration, mais une compromission de l'esprit.

Dans son roman inspiré, Michel Bernard pose avec une infinie délicatesse la question de la sacralisation de l'artiste. Si l'artiste est un empereur en son royaume créateur, sa faute est-elle une souillure que rien ne peut laver ou son génie le protège-t-il de toute déchéance ? Pour



L'AUTOMNE D'ANDRÉ DERRAIN
De Michel Bernard, Les Belles Lettres, 170 p., 21,50 €.

Raconté par Michel Bernard, l'automne 1941 est le moment où le « baume » d'André Derain - celui qui faisait de lui le prince des peintres français - s'est évaporé. L'artiste ne peut jamais être « dé-consacré » de son talent. Mais il peut être banni de la mémoire affective d'un peuple. La tache de sang intellectuelle a agi comme un acide qui a rongé le baume protecteur de l'œuvre du génie. C'est ainsi, et de manière bouleversante, qu'André Derain, peintre au classicisme tourmenté dont Michel Bernard parle de manière admirable, a incarné la tragédie de l'artiste « pur » confronté à ce que l'historien américain George L. Mosse a nommé la « brutalisation » de l'Histoire, quand les sociétés européennes, après le traumatisme de la Grande Guerre, ont intégré la violence et la haine de l'autre dans le champ politique et culturel, rendant impossible la neutralité de l'individu - fût-il un grand imaginaire dont le génie était fait de pigments et de silence. ■